

LA « LOGIQUE » DU DISCOURS ORDINAIRE

Denis VERNANT

Dans l'*épistémè* contemporaine, l'Homme se définit comme un être de discours¹¹ qui se caractérise en propre par sa fonction symbolique¹² et sa compétence dialogique¹³. Dès lors la question est de savoir comment opérer l'analyse de cette dimension foncièrement discursive de l'Homme. La « logique naturelle » élaborée à Neuchâtel par le groupe de chercheurs réunis autour de Jean-Blaise Grize constitue une proposition originale qui combine des outils relevant de la logique, de la psychologie et de la théorie de l'argumentation.

Dans ce qui suit, je voudrais comparer cette approche à celle que j'ai développée en philosophie du langage et du dialogue. Par-delà des divergences induites par la différence des perspectives apparaîtront des convergences significatives et une proximité apparemment surprenante.

Pour plus de clarté, j'adopterai une démarche stratifiée en examinant d'abord le niveau paradigmatique, puis celui, pragmatique, des actes de discours, celui du procès dialogique d'interaction, et enfin le niveau praxéologique des finalités transactionnelles des pratiques discursives.

1. Le paradigme actionnel

Schématiquement, depuis Platon la tradition philosophique a privilégié l'usage informatif du discours en tant que mode d'expression d'une pensée seule détentrice d'un pouvoir cognitif. S'appuyant sur l'analyse logique, cette tradition assimile le

¹¹ . Cf. Michel Foucault (1966).

¹² . Cf. Émile Benveniste (1966).

¹³ . Cf. *ibidem*.

discours à une articulation déductive de propositions susceptibles de vérité. D'où une *conception représentationnaliste* fondée sur une définition correspondantiste de la vérité¹⁴. Cette conception fut encore celle du premier Russell, du Wittgenstein du *Tractatus*, de Carnap, *etc.*

Au cours du XX^e siècle, une telle conception se délita progressivement au profit de l'avènement d'un *paradigme actionnel* partagé par la majorité des sciences de l'Homme. Rappelons cursivement que le « second » Wittgenstein, celui des *Investigations philosophiques*, opérant la critique explicite du traitement logiciste du langage dans le *Tractatus*, proposa une grammaire nouvelle du discours fondée sur la diversité de jeux de langage entés sur des formes de vie¹⁵. Par la suite, il proposa une thématisation de la certitude qui reprenait dans un contexte résolument actionnel l'antique question de la vérité¹⁶.

De même, au début des années 60, John Austin dénonça l'« illusion descriptive » de l'approche philosophique traditionnelle et opposa à l'usage *constatif* et purement informationnel du discours un usage *performatif* consistant à faire des choses en disant¹⁷. Cela conduisit à la théorie des actes de discours. Dès lors, la pragmatique comme théorisation des actes communicationnels venait donner corps aux intuitions inaugurales de Charles Morris justifiant *in fine* l'approche pragmatiste prônée à l'aube du siècle par Charles Sanders Peirce :

¹⁴. Pour une critique de cette conception et une définition actionnelle de la vérité, cf. Vernant (2008) & (2009).

¹⁵. Cf. Wittgenstein (1989 : § 23) : « Le mot “Jeu de langage” doit faire ressortir ici que le parler du langage fait partie d'une activité ou d'une forme de vie ».

¹⁶. Cf. Wittgenstein (1976).

¹⁷. Cf. Austin (1970 : 119) : « Il convenait de se demander en combien de sens dire quelque chose, c'est faire quelque chose, ou en combien de sens nous faisons quelque chose *en* disant quelque chose, voire *par* le fait de dire quelque chose ».

Toute la fonction de la pensée est de créer des habitudes d'action¹⁸.

Telle que nous la comprenons, l'approche proposée par Jean-Blaise Grize s'exprime par l'opposition initiale entre logique formelle et logique « naturelle ». À ce premier niveau, il s'agit de faire place à côté des inférences déductives de la logique symbolique et algorithmique à une argumentation plus souple correspondant aux divers usages du discours ordinaire. Mais il ne convient pas d'en rester à l'opposition logique/rhétorique. L'enjeu est bien celui d'abandonner une conception représentationnelle au profit d'une analyse résolument actionnelle des usages effectifs du discours de la vie courante.

La « logique naturelle » se veut une logique informelle des activités discursives et des procédures de schématisation qui les conditionnent. Une telle approche résulte directement des analyses piagétienne des activités cognitives et en particulier de sa conceptualisation des schémas d'action :

La notion piagétienne plus générale de « schéma d'action » recouvre ce que nous entendons par cohérence discursive. Un schème est l'organisation propre à une action, ou à un ensemble d'actions, susceptible d'être reproduite et généralisée. De tels schèmes sont à l'œuvre dans les activités de discours, dès qu'on admet qu'elles font plus que de transmettre des informations. C'est en particulier ce qui explique que l'interlocuteur puisse reproduire, en partie au moins, la schématisation du locuteur ou la réactiver pour son compte¹⁹.

Incontestablement, logique naturelle et pragmatique du discours partagent le même paradigme actionnel. En cela, la comparaison de leurs outils et méthodes, loin de constituer un futile jeu académique, s'impose à des fins zététiques.

2. Les actes de discours

L'élément d'analyse de la pragmatique contemporaine est l'acte de discours. On peut concevoir différemment la taxinomie de

¹⁸. Peirce (1960 : 400).

¹⁹. Marie-Jeanne Borel (1992 : 76-77).

tels actes. Pour des raisons théoriques et d'application en Intelligence Artificielle, nous avons été conduits à amender la taxinomie standard²⁰. Sans entrer dans des détails ici subsidiaires, nous allons reprendre cursivement notre analyse des *actes véridictionnels*, c'est-à-dire des actes de discours dont l'enjeu cognitif est celui de la véridicité²¹, du mode d'engagement du locuteur sur la vérité de ce qu'il dit. Là encore, notre objectif n'est pas de traiter la question pour elle-même, mais de comparer les modes de conceptualisation. En la matière, il convient de revenir à l'analyse inaugurale de Frege :

On distinguera donc :

- 1°) La saisie de la pensée – l'acte de penser ;
- 2°) La reconnaissance de la vérité d'une pensée – le jugement ;
- 3°) La manifestation de ce jugement – l'assertion²².

Le premier acte véridictionnel est ce que nous appelons, suivant Russell²³, la *considération*, ce que Frege nomme « saisie de la pensée » [*das Fassen des gedankens*]. Est en jeu le seul contenu locutoire de l'acte, ce que nous symbolisons par : $[p]$ ²⁴. Le locuteur ne fait que considérer le contenu de ce qu'il dit.

Un deuxième acte véridictionnel est l'*assertion* par laquelle le locuteur exprime vis-à-vis de l'allocutaire un engagement explicite sur la vérité de ce qu'il dit. L'assertif possède une force assertive [*behauptende Kraft*] qui constitue la manifestation d'un jugement [*Urteil*]. D'où sa symbolisation frégréenne par le signe de jugement : $\vdash (p)$. Bien entendu, on peut asserter aussi bien une proposition négative qu'affirmative, d'où $\vdash (\sim p)$.

²⁰. Nous avons proposé notre taxinomie dans Vernant (1997 : 43-58).

²¹. Sur la définition de la véridicité, cf. Vernant (2008).

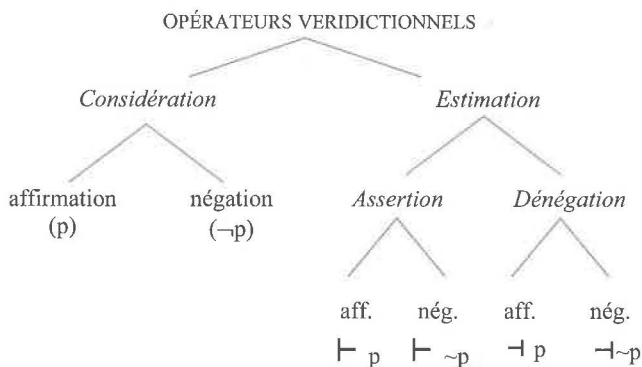
²². Frege (1971 : 175-176), Nous corrigeons la traduction.

²³. Cf. Vernant (2005c).

²⁴. La forme générale d'un acte de discours est suivant Searle : $F(p)$ où F symbolise la force illocutoire et p le contenu propositionnel.

Le troisième acte est celui, souvent négligé, de la *dénégation* exprimant un refus, un rejet de la part du locuteur. Nous symbolisons cette négation illocutoire, et non pas logique, en inversant le signe d’assertion illocutoire : $\neg(\sim p)$.

Notre analyse des *opérateurs véridictionnels* peut se résumer ainsi :



Pour sa part, la « logique naturelle » prend pour unité d’analyse les opérations de schématisation qui relèvent d’opérations élémentaires (d’ancrage, d’objet, de détermination, de localisation, de prise en charge) et de concepts de base (notion primitive, objet, prédicat, détermination, énoncé et configuration)²⁵. Mais significativement, elle retrouve à un niveau supérieur l’essentiel des actes véridictionnels. Nos différents actes véridictionnels correspondent à l’opération de *prise en charge* par le locuteur de ce qu’il énonce.

Les propositions de la logique naturelle, parce qu’elle est logique de la schématisation, sont toujours prises en charge par quelque sujet énonciateur ou locuteur et leurs statuts sont fort divers²⁶.

A la considération correspond la *détermination* qui consiste simplement à poser l’*énoncé* :

²⁵. Cf. Jean-Blaise Grize (1996 : 101).

²⁶. Marie-Jeanne Borel (1996 : 101).

Une détermination n'est pas encore assertée. Elle est simplement posée, ce qui lui permet le cas échéant de fonctionner comme un objet /... : « que la viande crue rende les animaux féroces »²⁷.

L'*assertion* résulte de la prise en charge de la détermination par le locuteur. Ainsi, La Mettrie, prenant en charge la détermination précédente, asserte :

La viande crue rend les animaux féroces²⁸.

De même, est clairement distinguée la négation qui porte sur le prédicat et le *refus* qui porte sur l'opération de prédication :

Dans le premier cas, on a une *négation*. C'est le prédicat $\sim E$ qui s'applique à l'objet s . Dans le second cas, on a un *refus*, celui d'appliquer à s le prédicat E . S'il y a refus, c'est qu'il y a sujet²⁹.

Une telle correspondance n'est pas surprenante en ce que les deux analyses ont la même source frégréenne³⁰. On notera aussi que la « logique naturelle », soulignant délibérément la capacité du langage naturel à comprendre *en lui-même* son propre métalangage, thématise la *citation* en introduisant les opérateurs DIRE (v, Δ) et AFFIRMER (v, Δ)³¹. Sur ce point, la théorie standard des actes de discours est défailante en ce qu'elle ne reconnaît pas le rôle particulier des actes métalangagiers, ce qui nous a conduit à l'inverse à admettre dans notre taxinomie une classe spécifique de *métadiscursifs* comprenant les *citatifs* et les *expositifs*³². Si « Il pleut » est une assertion du locuteur qui peut, selon la situation météorologique, être vraie ou fausse ; « J'affirme qu'il pleut », énoncé par le même locuteur est une déclaration métadiscursive qui, comme telle, ne peut pas ne pas être vraie dès lors qu'elle est proférée.

²⁷ Jean-Blaise Grize (1996 : 103).

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ Jean-Blaise Grize (1996 : 117).

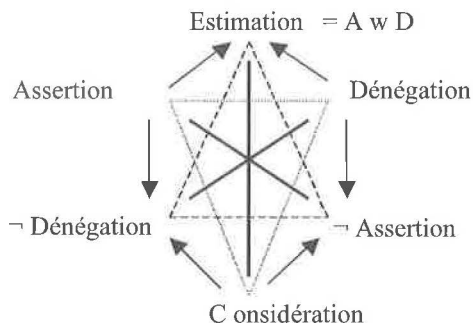
³⁰ Cf. *ibidem*.

³¹ Jean-Blaise Grize (1996 : 125).

³² Cf. Vernant (2005a).

Ainsi la « logique naturelle » rend-elle compte à sa manière de ce que nous appelons les actes véridictionnels. On peut toutefois aller plus loin dans l’analyse de ces actes. Il est en effet possible de compléter la définition de la considération, de l’assertion et de la dénégation en déterminant précisément leurs relations mutuelles. Si nous réunissons assertion et dénégation en actes d’estimation et introduisons les opérations de négation de ces actes (la non-assertion et la non-dénégation), on peut constituer un « carré logique » des actes véridictionnels. Nous retrouvons ainsi l’intuition initiale d’un autre neuchâtelois, Jean de la Harpe qui proposait déjà d’élaborer une « Logique de l’assertion pure »³³.

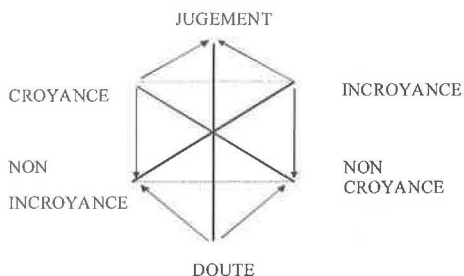
Dans le même esprit, nous avons proposé une *logique pragmatique de la véridicité* qui fournit l’axiomatisation des relations entre actes véridictionnels³⁴. Cette axiomatique est représentable diagrammatiquement par l’*hexagone alternatif* suivant :



L’idée est ici que la logique formelle peut constituer un précieux outil d’analyse de concept de nature pragmatique. La même axiomatisation logique vaut pour les *états d’esprit* associés aux actes communicationnels. On obtient alors l’hexagone suivant :

³³. Jean de la Harpe (1950).

³⁴. Cf. Vernant (2009a).



L'idée simple, d'ailleurs partagée par la logique naturelle, est qu'un acte du locuteur de nature langagière engage³⁵ corrélativement un acte mental déterminé :

Celui donc qui produit une schématisation, et que nous avons appelé le locuteur *A*, a une double fonction : langagière et cognitive³⁶.

S'il convient de récuser les préjugés logicistes lorsqu'il s'agit de rendre compte du fonctionnement du langage naturel, il ne saurait, selon nous, s'ensuivre que l'on ne puisse utiliser toutes les ressources de la logique formelle pour rendre compte des opérations pragmatiques de communication.

Une seconde limitation de la « logique naturelle » porte sur l'extension de son champ d'analyse des actes de discours. L'apport majeur de la théorie des actes de discours initiée par Austin est de faire place à tous les autres actes qui ne visent pas la connaissance mais proprement l'action, tels les déclarations, les directifs et les promissions. De tels actes – que nous appelons *praxiques* – déterminent directement les interventions des interlocuteurs sur le monde qu'ils partagent. Privilégiant

³⁵. Bien entendu, cet engagement ne signifie pas l'existence effective de l'acte cognitif en question chez le locuteur. C'est par exemple toute la question du mensonge dans le cas de l'assertif, cf. Vernant (1997 : 59-76).

³⁶. Jean-Blaise Grize (1996 : 125).

l'analyse de textes argumentatifs, la logique naturelle néglige ces actes qui jouent un rôle social crucial³⁷.

3. L'interaction langagière

Selon nous, la taxinomie des actes de discours constitue un outil d'analyse initial, mais ne doit en rien être considérée comme la description des actes *effectivement* produits dans une situation discursive réelle. Un acte ne possède pas en soi et selon des critères prédéterminés telle ou telle force illocutoire. L'énonciation « Il fait chaud » peut, dans un certain contexte constituer une simple assertion, mais dans un autre contexte valoir comme un directif invitant l'interlocuteur à ouvrir la fenêtre. D'autre part, tout acte de discours est négocié au cours de l'échange communicationnel et prend une fonction dialogique particulière selon sa place et son rôle dans le dialogue. Illustrons ces deux points importants.

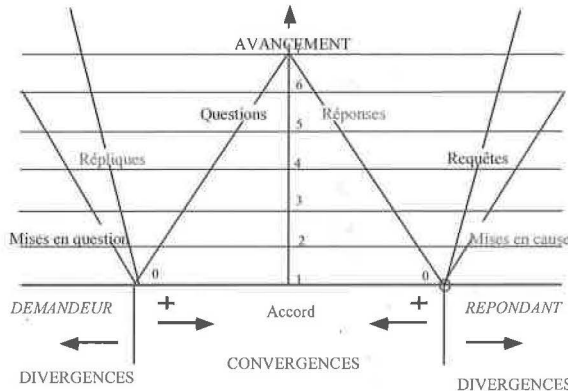
Contrairement au présupposé monologique de la théorie standard qui assigne au seul locuteur la responsabilité de l'acte de discours, nous considérons que, dans une situation effective de dialogue, l'acte est *négocié* par les interlocuteurs au moyen d'une procédure de rétroaction à partir de la *pro-position* initiale faite par le locuteur. Nous parlons alors d'*interacte* co-construit par les interlocuteurs³⁸.

De plus, l'acte pro-posé par le locuteur doit assumer une *fonction dialogique* que détermine son rôle et sa place dans le dialogue. Par exemple, un acte abstraitement qualifiable d'assertif peut recevoir selon les cas la fonction dialogique de *réponse*, de *réplique*, de *mise en question*, etc. Une telle fonction est déterminée par le *modèle projectif* qui – commun aux

³⁷. Pour ce qui nous concerne, il reste à élaborer une axiomatique de ces actes praxiques. Cela suppose le recours à des logiques de l'action, déontiques et bouliques.

³⁸. Cf. Vernant (1997 : 164-168).

interlocuteurs – fournit les règles d’engendrement d’un dialogue d’un type particulier. Par exemple, un *dialogue informatif élémentaire* se déroule selon le modèle projectif suivant³⁹ :



Au terme, il s’avère crucial de développer l’analyse à partir de la prise en compte de la dimension dialogique du discours qui en fait un processus créatif et ouvert⁴⁰.

Ainsi notre analyse pragmatique des actes véridictionnels est-elle complétée par une *logique dialogique de la véridicité (LDV)* qui propose, en recourant aux ressources des logiques dialogiques⁴¹, de définir les jeux véridictionnels permettant de s’accorder sur la validité comme sur la vérité matérielle selon des jeux dialogiques formels *a priori*, mais aussi selon des dialogues effectifs⁴².

Dimension fondamentale de tout discours, le dialogisme est aussi revendiqué par la logique naturelle :

³⁹. Cf. Vernant (1992).

⁴⁰. Pour une définition précise du dialogue, cf. Vernant (1997 : 97-106).

⁴¹. Nous combinons les « jeux d’intérieur » de Lorenzen & Lorenz et les « jeux d’extérieur » de Hintikka.

⁴². Cf. Vernant (2004).

En nous attachant au discours, nous situons par là toute schématisation dans un contexte de dialogue. Il est vrai que, à quelques exceptions près, les exemples dont nous nous sommes servis ne constituent pas ce que l'on appelle généralement des dialogues, c'est-à-dire des échanges de propos entre plus d'un partenaire. Mais ceci ne touche pas au fond du problème. Nous l'avons déjà redit à la suite de É. Benveniste ; le dialogue « est la condition du langage humain », de sorte que là où il y a discours, il y a aussi dialogue, fût-ce de façon virtuelle. Cela signifie qu'en toute rigueur on n'a jamais affaire d'un côté à un locuteur et de l'autre à un interlocuteur, à un destinataire et à un destinataire, mais bien à deux interlocuteurs⁴³.

La logique naturelle prend en effet en compte l'interaction entre locuteur et allocutaire et est sensible au dialogisme du discours. Mais, comme elle le reconnaît clairement, elle opère généralement sur des textes. Même si :

Le texte n'est pas l'objet de l'enquête, mais seulement son « pré-texte »⁴⁴,

le choix d'un *corpus* peut introduire des biais dans l'analyse. Ne considérer que des textes peut conduire, *volens volens*, dans une perspective bakhtinienne, à réduire le dialogisme au repérage des marques de l'allocutaire ou du tiers social dans l'activité discursive du locuteur.

Lorsque, comme ce fut notre cas, un des objectifs majeurs est de construire des outils théoriques pour rendre une machine capable d'un comportement dialogique acceptable, on travaille sur un corpus de « dialogues Homme/machine » et on cherche à dégager les règles de production du dialogue permettant à la machine de fournir *en temps réel* une réponse pertinente à une demande du locuteur utilisateur. L'analyse alors se situe inéluctablement au niveau de l'*activité coopérative* et du déroulement effectif du procès dialogique. Il est à cet égard symptomatique

⁴³. Denis Miéville (1996 : 222-223).

⁴⁴ Marie-Jeanne Borel (1996 : 88).

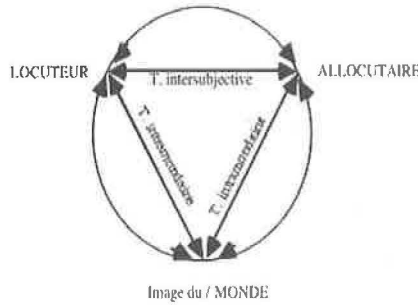
que si la « logique naturelle » fait une place à la *question*⁴⁵, elle ne thématise pas la réponse en tant que telle dans sa fonction dialogique.

4. Les transactions

La même préoccupation informatique nous a rapidement conduit à récuser la clôture communicationnelle de nombreux philosophes qui revendiquent l'autonomie du dialogue⁴⁶. En informatique, tout « dialogue Homme/Machine » est « orienté par la tâche » et ne prend sens que dans un contexte actionnel précis. Nous considérons qu'il en va de même pour tout dialogue. L'interaction langagière est foncièrement *hétéronome et hétérotélique*. Son sens et sa finalité relève *in fine* de transactions à la fois intersubjectives et intramondaines. Généralement, on ne parle pas pour parler, mais pour, ensemble ou l'un contre l'autre, agir sur le monde que nous contribuons à construire. La *transaction intersubjective* est ce mouvement par lequel les interlocuteurs se reconnaissent mutuellement comme co-locuteurs dans leurs dimensions psychologique, sociale, idéologique, *etc.* et construisent ensemble une *image* commune de leur monde. La *transaction intramondaine* met en cause le rapport des co-agents au *problème* [*Aufgabe*] qu'ils rencontrent dans la situation qu'ils partagent. De façon générale, on peut illustrer l'articulation des niveaux inter- et transactionnel par le schéma suivant où les arcs figurent les interactions langagières et les segments de droite les rapports transactionnels :

⁴⁵. Cf. Grize (1992 : 118).

⁴⁶. C'est par exemple le cas de l'« éthique de la discussion » de Habermas tout entière fondée sur le clivage entre « agir communicationnel » et « agir stratégique ». Sur le rôle idéologique d'un tel clivage, cf. Vernant (2009c).



Dès lors, aux niveaux pragmatique et dialogique, il convient d'ajouter un *niveau praxéologique* qui seul dégage le sens et la finalité de l'échange dialogique. En d'autres termes, il s'agit de conceptualiser l'intuition wittgensteinienne qui soumettait tout jeu de langage à la forme de vie socialement déterminée qui le rend possible.

D'un point de vue théorique, la réalisation de cet objectif est aussi délicate que cruciale. Le niveau pragmatique, plus complexe que le niveau sémantique, reste toutefois conventionnel et relève d'une codification sociale telle qu'elle fut initialement décrite par Austin lorsqu'il dégaga les *conditions de réussite* des actes de discours. Le niveau dialogique doit s'appréhender en termes de processus régi par des règles. Nous avons proposé de les appréhender au moyen de procédure de négociation des interactes et de modélisation des types de dialogues. Par contre, la dimension praxéologique n'est ni conventionnelle, ni ne relève de procédures préréglées.

La *dimension perlocutoire* de l'acte de discours, qui pour Austin détermine l'objectif de l'acte et ses effets sur l'auditeur, reste contingente en ce qu'elle relève de données particulières mettant en jeu la relation des interlocuteurs, leurs statuts, la na-

ture de leurs objectifs, les potentialités d'action offertes par la situation, le type de problème en cause, *etc.*⁴⁷. Que faire alors ?

D'un point de vue strictement philosophique, nous avons d'abord choisi, en revenant à la praxéologie d'Espinas et de Kotarbinski, de dégager les concepts praxéologiques qui conditionnent l'analyse pragmatique et dialogique des discours. Ainsi avons-nous proposé une définition heuristique de l'action, des agents et une typologie des actions permettant notamment de caractériser précisément l'activité dialogique comme *action conjointe et située*⁴⁸.

Mais il reste à développer ces outils pour produire une analyse effective de la dimension praxéologique des échanges communicationnels. Là encore, l'Intelligence Artificielle propose une conceptualisation intéressante puisqu'elle est conduite *de facto* à associer étroitement inter- et transactions en proposant des schémas d'action (scripts, scénarios, *etc.*) ainsi que des procédures de planification. Mais il demeure beaucoup à faire pour cerner dans la trame interactionnelle du discours les contraintes de la chaîne transactionnelle⁴⁹.

Sur ce plan, la « logique naturelle » nous semble fournir des pistes fécondes. La préoccupation praxéologique s'inscrit au cœur de son analyse. L'importance qu'elle attache à ce qu'elle appelle le « préconstruit culturel » peut caractériser un aspect de la forme de vie wittgensteinienne si, par-delà sa présentation représentationnelle, on atteint son soubassement proprement actionnel :

Ce qui compte, c'est que les partenaires participent à une même langue. C'est par son intermédiaire qu'ils ont accès à ce que nous

⁴⁷. Arguant de cette foncière contingence, Searle fut conduit à évacuer indûment cette question du perlocutoire, cf. Vernant (2009b).

⁴⁸. Cf. Vernant (1997 : 154-172).

⁴⁹. Pour un panorama des recherches actuelles en philosophie, psychologie, sociologie, sciences de l'éducation, Intelligence artificielle, linguistique, cf. Fillietaz (2004).

avons appelé le préconstruit culturel et que, dès le départ, ils partagent un minimum de représentations communes⁵⁰.

Plus significatif selon moi est tout le travail analytique sur la *construction dynamique des objets* dans le discours. Les concepts de classe-objet, de faisceau d'objet constituent des instruments analytiques précieux :

Un objet de discours ne signifie pas de manière uniforme. Formellement parlant, il existe deux façons de le rapporter à ce qui le détermine. La première est de le considérer du point de vue des propriétés ou des transformations dont il y a sens à se demander si elles peuvent s'attribuer ou s'appliquer à l'objet. Nous parlons dans ce cas du « faisceau » de l'objet. Certains éléments du faisceau d'un objet sont préconstruits, d'autres sont transformés ou construits dans le discours. Soit, par exemple, l'objet « deux ». Dans le discours pédagogique – une leçon de mathématique – cet objet aura dans son faisceau les éléments suivants : appartenir à l'ensemble des entiers, être plus grand que un, être pair, être premier, *etc.* Dans un autre contexte, le même objet aura un autre faisceau : avoir quatre lettres, être un mot invariable, *etc.*⁵¹.

De même, le concept de *micro-monde* rejoint notre approche d'un monde co-construit par les agents face à un problème dans une situation déterminée :

Formulé de façon générale, un processus schématisant est une assignation symbolique du réel : producteur de significations, il en filtre d'autres qu'il reçoit, se distinguant ainsi de la situation qu'il désigne, localise et décrit. Par cette opération qui élabore des objets et des relations entre eux, il objective ce qui lui est extérieur. Mais ce faisant, la schématisation tend aussi à expliciter ce qui lui est intérieur. S'orientant vers une analyse de ce qui meut l'action, elle se manifeste aussi comme à l'origine d'un projet d'unification et de cohésion. Un sujet se construit corrélativement à la construction des objets. C'est pourquoi les micro-mondes que le discours produit, les schémas qu'il offre à l'interprétation et à l'adhésion servent de modèles pour des si-

⁵⁰. Denis Miéville (1996 : 222).

⁵¹. Denis Miéville (1996 : 161-162).

tuations qui intéressent l'action, précisément parce qu'avec un modèle de situation est fourni un modèle d'action⁵².

On retrouve bien là l'idée d'une construction à la fois inter- et transactionnelle.

De même s'avère remarquable le souci – très peu partagé à l'époque – de tenir compte de la situation, des finalités, des stratégies des interlocuteurs :

La notion de schématisation contient celle d'objectif ou de finalité. L'intervention du locuteur est orientée : elle anticipe un but vers lequel elle s'organise .../... une stratégie est une organisation opérationnelle dans laquelle un agent coordonne des moyens à des fins conscientes ; l'action pas seulement consciente de ses buts, elle l'est aussi d'elle-même en tant que voie d'accès à ces buts ; elle programme donc leur réalisation tout en contrôlant les procédures d'exécution qu'elle met en jeu⁵³.

La préoccupation piagétienne constante de prendre en compte l'action dans toutes ses dimensions me paraît, *in fine*, ce qui fait l'actualité la plus vive de la « logique naturelle » en tant qu'elle contribue aux développements des analyses de la dimension praxéologique des échanges discursifs.

Conclusion

La « logique » du discours quotidien est une logique actionnelle qui procède par activation de schémas d'action croisant dimension interactionnelle des actes de discours et de la régulation par modèles projectifs de dialogue avec la dimension transactionnelle des relations entre co-agents et de leurs interventions sur le monde qu'ils partagent.

On peut bien entendu trouver les traces de cette activité dans les textes qui viennent *post festum* recueillir les échanges, mais celle-ci se manifeste dans le déroulement de dialogues effectifs

⁵². Marie-Jeanne Borel (1996 : 86).

⁵³. Marie-Jeanne Borel (1996 : 65-66).

orientés et finalisés. L'objectif est alors celui de l'entrecroisement du dire et du faire appréhendé dans une perspective non seulement pragmatique, mais aussi et surtout dialogique et praxéologique.

Comme nous l'avons montré, la « logique naturelle », née d'une approche explicitement opératoire, peut contribuer efficacement à la réalisation de cet objectif.

BIBLIOGRAPHIE

- AUSTIN John Langsham (1970) : *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, trad. fr. G. Lane de : *How to do Things with Words*, Oxford U.P., 1962.
- BENVENISTE Émile (1966) : *Problèmes de linguistique générale*, I, Paris, Gallimard.
- BOREL Marie-Jeanne (1992) : *Essai de logique naturelle*, 2^e éd., chapitre 1 & 2, Berne, Peter Lang S.A.
- FOUCAULT Michel (1966) : *les Mots et les choses*, Paris, Gallimard.
- FREGE Gottlob (1971) : « Recherches logiques, I La pensée, II La négation », trad. fr. par Claude Imbert dans *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, p. 170-213 de *Logische Untersuchungen, I Der Gedanke, II Die Verneinung, Beiträge zur Philosophie des deutschen Idealismus*, 1, n^o3-4, 1918-1919.
- FILLIETTAZ Laurent (2004) éditeur de « Les modèles du discours face au concept d'action », *Cahiers de linguistique française*, n^o 26, Genève.
- GRIZE Jean-Blaise (1992) : *Essai de logique naturelle*, 2^e éd., chapitre 3, Berne, Peter Lang S.A.
- MIEVILLE Denis (1992) : *Essai de logique naturelle*, 2^e éd., chapitre 4, Berne, Peter Lang S.A.
- De la HARPE Jean (1950) : *La Logique de l'assertion pure*, Paris, PUF, Nouvelle encyclopédie philosophique.
- PEIRCE Charles Sanders (1960) : *Collected Papers*, Vol. 5, C. Hartshorne & P. Weiss (éds.), Cambridge, Mass., Harvard U.P.

VERNANT Denis :

- (1992) : « Approche actionnelle et modèle projectif du dialogue informatif », in *Du Dialogue*, D. Vernant (éd.), *Recherches sur la philosophie et le langage*, n°14, Paris, Vrin, p. 295-314.
- (1997) : *Du Discours à l'action*, Paris, PUF.
- (2004) : « Pour une logique dialogique de la véridicité », *Cahiers de linguistique française*, n° 26 : « Les modèles du discours face au concept d'action », L. Filliettaz éd., Genève.
- (2005a) : « Pour une analyse pragmatique de l'acte de citer : les métadiscursifs », *Citer l'autre*, A. Wall & M.-D. Popelard édés., Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2005, p. 179-194.
- (2005b) : « Le paradigme actionnel en philosophie du langage », *Entre connaissance et organisation : l'activité collective*, R. Teulier & Ph. Lorino édés., Paris, Éd. de la Découverte, coll. Recherche, p. 25-53.
- (2005c) : « The Limits of a Logical Treatment of Assertion », in *Logic, Thought and Action*, D. Vanderveken ed., Netherlands, Springer, 2005, ch. 13, p. 267-288.
- (2008) : « Définition stratifiée de la véridicité », in *Définition, Rôles et fonctions en logique et en mathématiques*, Travaux de logique, n° 19, P. Joray & D. Miéville édés., Neuchâtel, p. 205-237.
- (2009a) : *Discours et vérité, Approches pragmatique, dialogique & praxéologique*, Paris, Vrin.
- (2009b) : « Relire Austin », in *La philosophie du langage ordinaire – Histoire et actualité de la philosophie oxonienne*, B. Ambroise & S. Laugier, édés., Hildesheim, Georg Olms Verlag.
- (2009c) : « Dialogue & praxis, le cas Habermas », in *Langage & politique*, B. Geay & B. Ambroise édés., Paris, PUF, CURAPP.

WITTGENSTEIN Ludwig :

(1976) : *De la Certitude*, Paris, Gallimard, Coll. Tel, trad. fr. par Jacques Fauve de *Über Gewissheit*, Oxford, Blackwell, 1969.

(1989) : *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard, Tel, trad. fr. par Pierre Klossowski de *Philosophische Untersuchungen*, Oxford, Blackwell, 1953.

Université Pierre-Mendès-France

UFR Sciences humaines

1251 Av. centrale

BP 47

38400 GRENOBLE, Cedex 9.